

peut travailler que sur la vie ; il ne peut créer et par conséquent recréer.

Il faut distinguer entre les réformes et le principe de 89. Le mouvement de réforme fut grand, beau et salutaire ; tous les cœurs honnêtes et généreux, dans toutes les classes de la société, s'y associèrent : mais il vint expirer au seuil de la salle du Jeu de Paume. C'est alors que se révéla, avec ses dangers et ses menaces, le principe qui constitue la Révolution et dont l'explosion empoisonna le travail de la réédification politique et sociale. Ce principe était faux et coupable, il devint ruineux et mortel. Tout différent de celui qui avait inspiré les réformes, il a tout absorbé, tout dénaturé. C'était la première fois " qu'on érigeait en principe de guérison la mort préalable."

La philosophie errait ; l'expérience devait en être dure. Après les scènes lugubres de la Révolution, quand la fraternité eut rougi de sang la France et le monde, quand la terreur eut régné au nom de la liberté, il y eut un profond découragement. Une école spiritualiste s'éleva sur les ruines que le matérialisme avait amoncelées ; elle avait bien le droit de retourner à l'esprit cette philosophie égarée dans la boue de la matière !... Mais l'orgueil revint avec l'oubli des horreurs de la Révolution, la nouvelle école voulut se passer de Dieu, elle sombra dans le rationalisme.

Le matérialisme avait rendu les âmes abjectes, le scepticisme les rendit inquiètes et souffrantes. Les esprits doutent, les cœurs souffrent. Et comme le doute de l'autre vie a pour premier résultat de nous plonger dans le déshonneur de celle-ci, il fallut servir les intérêts des passions. Le désenchantement du monde et de la vie a produit un sombre désespoir, et, des orages du cœur, est monté le nuage qui recouvre les intelligences. Tant le cœur est puissant sur l'esprit !

De l'École, le scepticisme a passé dans les mœurs et dans les lettres qui en sont l'expression. " Il y a aujourd'hui dans le monde littéraire—dit l'abbé Baunard—certains lieux où nul ne doit entrer : c'est la sentine du cœur et de l'esprit humains, et ainsi que les poètes l'ont raconté de l'Averne, il s'exhale de ces bas-fonds une telle odeur de mort qu'aucun être vivant n'en saurait approcher, même eût-il des ailes."

Charles Le Jeune, qui avait prévu le mal, disait au commencement de ce siècle : " Les vérités qu'on a toujours regardées comme le rudiment des mœurs et la source de l'honnêteté publique, auront tellement dégénéré en problèmes et en paradoxes, le brouillard gagnant et s'étendant sur toute l'Europe, qu'on n'y verra plus clair en plein midi." Nous subissons en effet les mortelles conséquences de ce doute universel. Dans les arts, plus d'esthétique sûre. Il n'y a plus d'essor dans les esprits, plus de généreuse grandeur

dans les âmes. L'affaiblissement intellectuel est général et profond ; l'abaissement de l'âme et le dégoût de la vie se manifestent dans tous les rangs de la société : c'est l'agonie et ses horribles convulsions. Et cette fièvre de changements, cette instabilité sociale qui nous a conduits à tant de cruelles déceptions !

" Individualisme et anarchie " c'est ainsi que Jouffroy caractérisait la situation. Ce fleuve destructeur s'arrêtera-t-il là ? ses ravages auront-ils suffi à instruire la génération qui s'y précipite ? Servons au moins d'exemple, écrivons aux confins de ce siècle les paroles que Fonseca fit graver sur les laves du Vésuve qui avaient détruit les maisons de Torre del Greco : "*Cavete, posterii, vestra res agitur.*"

Ce mal a fait d'immenses ravages et de grandes victimes. Jouffroy, le philosophe que je viens de citer, revit la vérité avant de mourir. Malgré les souvenirs de l'enfance, la vue des montagnes agrestes où il avait prié et cette église dont les cloches joyeuses avaient chanté son baptême, l'orgueil le retint dans l'erreur jusqu'au dernier moment ; il eut à peine le temps de voir la vérité, lui, qui cependant avait écrit : " On vit en philosophe, mais on préfère mourir en chrétien. " Et ce Maine de Biran qui écrivait à un ami : " J'erre comme un somnambule dans le monde des affaires, dans ce Paris où je perds ce que je vaux."

Je ne me souviens jamais sans une profonde émotion de cette entrevue de Santa-Rosa et de Victor Cousin dans une petite chambre de la ville d'Alençon. L'un était exilé et condamné à mort dans son pays, l'autre venait d'être disgracié. Tous deux avaient besoin de force, de consolation et surtout d'espérance. Ils parlèrent de l'immortalité, mais leurs yeux ne purent s'ouvrir ; ils se séparèrent sans rien décider et conservèrent leurs doutes. Santa-Rosa avait néanmoins besoin d'une plus vive espérance ; il formula dans une lettre touchante, le résultat de cet entretien philosophique, c'était le désespoir formulé et poétisé dans la langue de l'espérance. " Je voudrais, disait-il, avoir les vertus et la foi de ma mère ... Il reconnaissait donc que raisonner c'est douter, et que douter c'est souffrir. Parmi ces victimes, citerai-je encore Alfred de Musset, le poète des larmes, à qui il ne resta rien, d'après lui-même, que d'avoir quelquefois pleuré ?... Cette énumération est navrante. Si les exemples sont nombreux, du moins puissent-ils servir. "*Cavete posterii, vestra res agitur.*"—" Ainsi notre âge,—dit encore l'abbé Baunard—est tourmenté d'un mal ardent et vague que nos pères n'ont point connu ; tantôt il jette un regard de regrets vers le passé, tantôt il tourne un regard d'espérance vers l'avenir et, assis sur les débris de ses croyances religieuses et de son ancien bonheur, il cherche de quel côté luira la foi nouvelle, comme